

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer

Scribe, Eugène

Genève, 1834

Akt III

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

ACTE III.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskiöld. — A gauche, un balcon donnant sur la rue. — Porte au fond, deux latérales. — A gauche, sur le premier plan, une table, des livres et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

CHRISTINE, LE BARON DE GÆLHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, M. le baron, qu'est-ce que cela signifie? qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GÆLHER.

Rien, mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire; il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GÆLHER.

Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux... sans cela j'en aurais été prévenu! ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé.

GÆLHER.

De ce matin!.. sur la proposition de votre père, et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grace au ciel, il n'en est rien; il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de sa majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah! elle a ri!

GÆLHER.

Oui, mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (*Souriant avec fatuité.*) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (*A part*) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (*Haut.*) mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'état, les affaires sérieuses pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... oui, mademoiselle; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puis pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... que j'arrive seulement au pouvoir et l'on verra!

CHRISTINE.

Vous au pouvoir!...

GÆLHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemarck se rajeunisse... c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau qui n'est plus bon à rien et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place, et vous sentez que M. de Falkenskiold et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés,

cela me faisait sourire ; si l'on m'avait laissé faire , je vous réponds bien qu'en un instant.

CHRISTINE , *écoutant.*

Taisez-vous !

GÆLHER.

Qu'est-ce donc ?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GÆLHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GÆLHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue ; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là , ce serait cruel , ce serait tyrannique ; et nous avons à parler de choses bien plus importantes , de notre mariage dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot , et du bal de demain , et de la corbeille qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes , c'est que les ouvriers vous font attendre , et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah ! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte.

GÆLHER.

Est-il possible !

CHRISTINE.

Oui , monsieur , et sans le courage et la générosité de M. Eric Burkenstaf qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GÆLHER.

M. Eric... et de quoi se mêle-t-il ?.. et depuis quand lui est-il permis de vous protéger ?... voilà à coup sûr une préention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH , *entrant et restant au fond.*

Une lettre pour M. le baron.

De quelle part?

GÆLHER.

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GÆLHER.

Probablement... (*Lisant.*) « Je porte une épaulette ; M. le » baron de Gælher ne peut plus me refuser une satisfac- » tion qu'il me faut à l'instant. Quoique insulté, je lui laisse » le choix des armes et l'attends aux portes de ce palais avec » des pistolets et une épée.

» ERIC BURKENSTAF,
» Lieutenant au 6^e d'infanterie.»

(*A part.*) Quelle insolence!

CHRISTINE.

Eh bien!... qu'y a-t-il?

GÆLHER.

Ce n'est rien! (*Au domestique.*) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (*A part.*) Encore une leçon à donner!

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GÆLHER.

Moi, troublé!...

CHRISTINE.

Eh bien! montrez-moi ce billet et je vous croirai.

GÆLHER.

Impossible, vous dis-je!

CHRISTINE, *se retournant et apercevant Koller.*

Le colonel Koller! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GÆLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel, qu'y a-t-il ?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, à Gælher.

Vous le voyez... (*A Koller.*) Et comment cela ?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaf, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GÆLHER.

Eh ! mais, ce ne serait pas déjà si maladroit !

CHRISTINE.

Y pensez-vous ?

Elle court à la croisée qu'elle ouvre, et regarde ainsi que Gælher.

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas ! la foule se grossit et s'augmente ; ils entourent le palais dont on vient de fermer les portes... Ah ! cela me fait peur !

Elle referme la fenêtre.

GÆLHER.

C'est-à-dire que c'est inouï !... Et vous, colonel, vous restez là ?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil qui m'a fait appeler, et j'attends.

GÆLHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GÆLHER, *troublé.*

Lesquelles?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, monsieur, que feriez-vous?

GÆLHER, *perdant la tête.*

Moi!... Ecoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GÆLHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas, et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires... des gens qui devraient gouverner... que diable! dans ce cas-là on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul... et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GÆLHER, RANTZAU, *entrant par la porte du fond*, KOLLER.

GÆLHER, *courant à lui avec empressement.*

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien, elle est toute émue, toute troublée.

RANTZAU, *froidement et le regardant.*

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... en amant bien épris. (*Apercevant Koller.*) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GÆLHER, *vivement.*

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, *froidement.*

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GÆLHER, *vivement et avec approbation.*

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskiöld, qui est pour l'énergie, voulait d'autres argumens; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GÆLHER, *de même.*

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE *et* GÆLHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, *froidement.*

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GÆLHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce qu'enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GÆLHER.

C'est ce que j'allais dire,

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, *s'asseyant.*

Oh ! mon Dieu, oui.

GÆLHER, *se rassurant.*

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres.
(*A Gælher.*) Ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GÆLHER.

Eh bien ! par exemple !

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille ; je les en défie bien.

GÆLHER.

Et pourquoi cela ?

RANTZAU.

Parce que depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, *écoutant près de la fenêtre.*

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GÆLHER.

J'en étais sûr ! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle, le ministre de la marine ?

RANTZAU, *froidement.*Nous ne l'avons pas vu. (*Avec ironie.*) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité ; dès qu'il y a émeute il est au lit, il est malade !GÆLHER, *avec intention.*

Et vous, vous vous portez bien ?

RANTZAU, *souriant.*

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que

ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GÆLHER.

Et qui donc ?

RANTZAU , *toujours assis et d'un air goguenard.*

Eh ! mais , par exemple , ceux qui espèrent hériter de moi.

GÆLHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU , *le regardant froidement.*

M. de Gælher , vous qui , en qualité de conseiller , avez fait votre droit , avez-vous lu l'article 302 du Code danois ?

GÆLHER.

Non , monsieur.

RANTZAU , *de même.*

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte ; il faut encore être apte à succéder.

GÆLHER.

Et à qui s'adresse cet axiome ?

RANTZAU , *de même.*

A ceux qui manquent d'aptitude.

GÆLHER.

Monsieur , vous le prenez bien haut !

RANTZAU , *se levant et sans changer de ton.*

Pardon !... Allez-vous demain au bal de la reine ?

GÆLHER , *avec colère.*

Monsieur !...

RANTZAU.

Dancez-vous avec elle ?... Les quadrilles sont-ils de votre composition ?

GÆLHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage !

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends ;
je me mets à votre portée.

GÆLHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, *près de la croisée.*

Taisez-vous donc ! je crois que cela recommence.

GÆLHER, *avec effroi et remontant le théâtre.*

Encore ! Est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable !

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu, tout est perdu!... Ah ! mon père!...

SCENE IV.

KOLLER, *à l'extrémité du théâtre, à gauche* ; GÆLHER,
CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, *à l'extrémité, à droite.*

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous ! ces cris que l'on entend dans le lointain
n'ont plus rien d'effrayant.

GÆLHER.

Je le disais bien!... cela ne pouvait pas durer !

CHRISTINE.

Tout est donc terminé ?

FALKENSKIELD.

Pas encore ! mais cela va mieux.

RANTZAU *et* KOLLER, *chacun à part, et d'un air fâché.*

Ah ! mon Dieu!...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas
attenté à la liberté de Burkenstaf, que lui-même, sans doute
par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux

honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non ; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie sur lequel nous ne comptions pas et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits ; on a commencé à s'entendre, et sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaf, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, *à part.*

Ce sont les nôtres !

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, *à part.*

O ciel !

FALKENSKIELD.

Et comme cette fois il faut en finir...

GÆLHER.

C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvelent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir ?

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms ?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, *à part.*

Les maladroits!

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissaient pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, *regardant Koller.*

Les nommeront-ils?

FALKENSKIELD.

Sans doute!... leur grace s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (*A Rantzau.*) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par-là à la découverte d'un complot...

KOLLER, *s'avançant vers Falkenskiel.*

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller!...

KOLLER.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais puisque vous voilà, messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, *qui était au fond avec Gæther, a redescendu le théâtre de quelques pas.*

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instans.

CHRISTINE.

Messieurs....

Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.

SCENE V.

KOLLER, GÆLHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talens et votre expérience nous seront d'un grand secours... (*A part et regardant Koller.*) Notre homme a l'air assez embarrassé; en tout cas, veillons sur lui et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère ni des amis, qui plus tard peuvent servir.

Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskiel ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignemens qui sont en votre pouvoir et que plus tard nous communiquerons au conseil.

Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskiel et Rantzau sont assis à droite.

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis long-temps, messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient présenter, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plant, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir

que je n'étais pas éloigné de conspirer ; je leur ai même proposé de le faire...

GËLHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, *froidement*.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut !

KOLLER, *à Falkenskiold*.

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GËLHER.

Voyez-vous cela...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel, sous divers déguisemens, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIOLD.

Est-il possible ?

GËLHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres... quelle horreur !... (*A Rantzau.*) Et vous ne frémissiez point !...

RANTZAU, *froidement*.

Pas encore. (*A Koller.*) Etes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous nous dites là ?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire... je suis sûr qu'on me l'a proposé et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, *cherchant à l'aider*.

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition ?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en

défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur... j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, *la prenant vivement.*

La liste des conjurés...

RANTZAU, *avec compassion et à part.*

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, *lui remettant la liste.*

Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous!

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que ce chef... c'est la reine-mère, c'est Julie-Marie.

RANTZAU.

Rien ne le démontre; et à moins que le colonel... (*Appuyant.*) n'ait de preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, monseigneur.

RANTZAU, *à part.*

C'est bien heureux! voilà la première fois que cet imbécille-là m'a compris.

GËLHER.

Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU.

Sans doute! (*Montrant la liste.*) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confiance à monsieur Koller... confiance du reste fort bien placée... Mais enfin, et monsieur

le baron qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (*Avec intention.*) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupable.

GÆLHER.

C'est juste !

FALKENSKIELD, *se lève vivement, Rantzau en fait autant.*

Eh bien !... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire ; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu, que des soldats soient cachés dans l'hôtel dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, *à part.*

Et allons donc !... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure !

GÆLHER, *avec finesse.*

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas.

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel ; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, *haussant les épaules.*

Laissez donc !

Il va à la table à gauche et écrit pendant que Koller remonte le théâtre et se tient au milieu un peu au fond.

RANTZAU, *à part.*

Et il n'y en aura pas ; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau ! (*Regardant Koller.*) C'est lui qui les trahit et c'est

moi qui les sauve! (*Haut.*) Adieu, messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, *qui pendant ce temps s'est assis à la table et écrit un ordre.*

(*A Gælher.*) Cet ordre au gouverneur... (*A Rantzau.*) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense...

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, *avec intention.*

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerai plutôt.

KOLLER, *s'inclinant.*

Monsieur le comte... quels remerciemens...

RANTZAU, *avec mépris.*

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense.

Il sort.

KOLLER, *à part, redescendant le théâtre.*

Maudit homme! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (*Saluant.*) Messieurs...

GÆLHER.

Je vous suis, colonel. (*A Falkenskiöld.*) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait.

Il sort avec Koller par la porte du fond.

SCENE VI.

FALKENSKIELD, *seul, riant en lui-même.*

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus, et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bonhomme du reste, qui nous cèdera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCENE VII.

CHRISTINE, *sortant de la porte à gauche*, FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure; car vos convives vont arriver, et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événe-

ment... et au milieu de tout cela une femme s'effraie , se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire ?

FALKENSKIELD.

Rien ; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez , parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles qui seront différées , qui peut-être même n'auront pas lieu ; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD , *froidement.*

Du tout , le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel !

FALKENSKIELD , *lentement et la regardant.*

Rien n'est changé ; et à ce sujet , ma fille , un mot...

CHRISTINE , *baissant les yeux.*

Je vous écoute , monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'état n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi , et il y a quelque temps j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance , un homme de rien à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison , osait en secret vous aimer... (*Mouvement de Christine.*) Le saviez-vous , Christine ?

CHRISTINE.

Oui , mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié ; et quels que soient ses talens , son mérite personnel que je vous ai entendu élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici , et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques , que mon existence dût-elle en dépendre , je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père ; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux !

FALKENSKIELD *prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :*

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs ; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité ; reste là dans ton appartement, et quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

Il sort.

SCENE VIII.

CHRISTINE, *seule, laissant éclater ses larmes.*

Ah!.. il est parti!.. je peux enfin pleurer!.. pauvre Eric, tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé... l'oublier! et pour qui? mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne! alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser est un crime!... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCENE XI.

CHRISTINE, ÉRIC, *enveloppé d'un manteau et entrant par la porte à droite.*

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel!

ÉRIC, *se retournant.*

Ah! Christine!

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?

ÉRIC.

Pardon! pardon mille fois!.. tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi, je me suis dégagé de leurs mains, et connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père, pourquoi ce mystère? ce manteau... ces armes que j'aperçois? parlez, monsieur, je le veux... je l'exige!

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemarck... J'ai adressé à M. de Gælher un billet qui demandait une prompte réponse, et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel!.. un défi... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC.

Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Eric!.. si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gælher et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, monsieur!.. oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter!

ÉRIC.

Ah ! que me demandez-vous ?.. de vous sacrifier tout.. jusqu'à ma vengeance... et vous seriez à un autre, vous appartenez à celui que j'aurais épargné...

CHRISTINE.

Non... je vous le jure !

ÉRIC.

Que dites-vous ?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre ; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher ni à vous.

ÉRIC.

Christine !

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur ; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés ; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, *avec joie.*

Ah ! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop long-temps déjà vous êtes en ces lieux ; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation ; je n'ai plus que ceux-là, et s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir !

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon ; ne craignez rien, je m'éloigne. (*Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.*) O ciel ! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats !

ÉRIC, *montrant la porte du fond.*

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, *le retenant.*

Non pas... entendez-vous ce bruit? (*Écoutant près de la porte du fond.*) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours! (*Montrant la porte à gauche.*) Là.

Il s'y précipite.

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement!

La porte s'est refermée, Christine entend monter par la porte du fond, elle s'élançe vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.

SCÈNE X.

CHRISTINE, GËLHER, FALKENSKIELD, KOLLER, *un peu au fond, avec quelques soldats*, RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES, DES SOLDATS *qui restent au fond, en dehors.*

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GËLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GÆLHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent sept !.. de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un et il était armé ; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant ; du reste, et si comme je le pense il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, *avec émotion.*

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, *dans le plus grand trouble.*

Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce ; on se dirigeait vers le salon et c'est là sans doute...

GÆLHER.

Impossible, nous en venons, et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien !... voyez Koller.

Faisant signe à deux soldats qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller.

RANTZAU, *à part, sur le devant du théâtre à droite.*

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous !

KOLLER, *rentrant et restant au fond.*

Personne !

RANTZAU, *à part.*

Tant mieux !

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, *à part, souriant.*

Le hasard ! les sots y croient tous !

FALKENSKIELD, *à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.*

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien ! y pensez-vous ?

FALKENSKIELD.

N'importe ; entrez-y !

Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre qui s'ouvre tout à coup et Éric paraît.

SCENE XI.

CHRISTINE, *à gauche, sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle ; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche ; GŒLHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond ; FALKENSKIELD et RANTZAU sur le devant, à droite.*TOUS, *apercevant Éric.*

O ciel !

CHRISTINE.

Je me meurs !

ÉRIC.

Me voici, je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, *avec colère.*

Eric Burkenstaf dans l'appartement de ma fille !

GŒLHER,

Au nombre des conjurés !

ÉRIC, regardant Christine qui est prête à se trouver mal.
 Oui, j'étais des conjurés! (*Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.*) Oui, je conspirais!

TOUS.

Est-il possible!

KOLLER, redescendant le théâtre.

Et je n'en savais rien...

RANTZAU.

Et lui aussi!

KOLLER, à part.

Il sait tout; s'il parle, je suis compromis.

Pendant cet aparté, Falkenskiold a fait signe à Gælher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric qu'il interroge.

FALKENSKIOLD.

Où sont vos complices? quels sont-ils?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas à Éric.

C'est bien!

Il s'éloigne vivement. — Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzaü.

RANTZAU, fait à Éric un geste de tête approbatif et dit à part:
 Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIOLD, à Gælher.

Vous avez écrit? (*Se retournant vers Éric.*) Point de complices?... c'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avons déjà la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être, et ce projet vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemarck;

oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GÆLHER, *toujours à la table.*

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gælher! et puisque M. Eric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, *avec force.*

Oui!

CHRISTINE, *à Falkenskiëld.*

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, mademoiselle, ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut (*Avec intention et la regardant*), et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, *bas à Rantzau.*

C'est un homme perdu et son parti aussi,

RANTZAU, *à part et seul à la droite du spectateur.*

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaf; maintenant qu'il s'agit de son fils il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin...

Il se retourne vers Falkenskiëld et Gælher qui se sont approchés de lui.

FALKENSKIELD, *donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gælher et s'adressant à Éric.*

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré; oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus.

Gælher, Falkenskiëld et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps, Christine, qui est à gauche près d'Éric, lui dit à voix basse:

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, *de même.*

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, *cessant de causer avec ses collègues et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éric.*

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, *à part.*

Pauvre jeune homme! (*Prenant une prise de tabac.*) Tout va bien.

Des soldats emmènent Éric par la porte du fond; la toile tombe.